

SB-Livres



Mensuel
n°9 / 15 octobre 2007



Christophe
DONNER

**Monica ALI / Jean-Marie BIGARD / Umberto ECO /
Stéphanie JANICOT / Iain LEVISON / Colum McCANN /
Christophe MIOSSEC / Bebe MOORE CAMPBELL /
Yves SIMON**

Sommaire– n°9 / 15 octobre 2007

Ca se dit– M. Drucker, B. Giraudeau, A. Makine, Prix Goncourt	4
L'interview: Christophe DONNER- « Un roi sans lendemain »	5
Les romans: Stéphanie JANICOT, Yves SIMON	7
Les témoignages: Christophe MIOSSEC- « En quarantaine »	8
Les peuples: Jean-Marie BIGARD- « Rire pour ne pas mourir »	10
L'ailleurs: Umberto ECO, Monica ALI, Bebe MOORE CAMPBELL, Colum McCANN	13
Les lettres du monde: N. KLEIN, J.C. OATES, E. VILA-MATAS, A. CHAUDHURI	15
Le coup de cœur: Iain LEVISON- « Tribulations d'un précaire »	16

**Pour mémoire**

Dans *SB-Livres!* - n°7 (1er septembre 2007):

- le best-seller: Amélie Nothomb
- l'interview: Charles Dantzig
- les polémiques: M. Pinget, F. Begaudeau, Y. Reza
- la rentrée 2007
- les lettres du monde
- le coup de cœur: Simona Vinci



**Prochain rendez-vous avec
SB-Livres! Le magazine,
le 15 novembre 2007**

C'est écrit...

« Je travaillais comme coursier dans une société qui livrait des pizzas en trente minutes. Enfin, vous savez bien quoi: la pizza en trente minutes. La légende disait que si vous arriviez une minute plus tard, la pizza était offerte. Mais en fait, vous aviez juste droit à un bon de réduction sur une prochaine pizza ou une glace gratuite ou je sais pas quoi.

Bref. J'avais pris ce boulot parce qu'il était facile à prendre.»

Samuel Benchetrit. « Chroniques de l'asphalte. 2/5 » (Julliard, page 61)

« Richard Brinsley est mort profondément endetté.

Mais se vit accorder un enterrement spectaculaire à l'abbaye de Westminster.

Molière est mort d'une rupture de vaisseau lors d'une crise de toux tuberculeuse convulsive en s'étranglant avec son propre sang. »

David Markson. « Arrêter d'écrire » (Le Cherche Midi, page 99)

Crédits photos: S. Bressan (p.1/5/6). F. Ferranti / Opale (p.4). P. Matsas / Opale (p.7). D.R. (p.8/9). J.-M. Périer (p.10). U. Andersen (p.14). N. Kahn / The Washington Post (p.15). Picador (p.15). S. Biscioni (p.16).

Ça se dit...

Michel Drucker C'est donc le 6 novembre chez Robert Laffont que sortira *Mais qu'est-ce qu'on va faire de toi ?*, le livre de Michel Drucker. Présentation de l'éditeur : « Pour la première fois, l'animateur vedette de la télévision française, l'indétrônable souverain des émissions de variétés, se raconte. Sa famille, son enfance, son parcours et ses amis. Les téléspectateurs qui le suivent depuis tant d'années seront touchés par la sincérité, la drôlerie, l'authenticité, mais aussi par les fêlures cachées de leur animateur préféré. Ils verront comment, sous un air d'apparente facilité, Michel Drucker a construit sa vie « comme un match de football : étape par étape ». Anecdotes, coups de coeur et révélations : une autobiographie sans fard ».

Bernard Giraudeau Parmi les beaux succès de l'année en France, *Les dames de nage* (Métailié) figure parmi les meilleures ventes au Canada. Le quotidien de Montréal, *Le Devoir*, consacre un long article élogieux à Bernard Giraudeau qui

confie : « J'avais filmé l'instant sans le vivre jamais. J'avais peur de le perdre. »

Andreï Makine Parution le 26 octobre aux Editions du Rocher de *Le Monde selon Gabriel*, le texte d'une pièce de théâtre signée Andreï Makine, prix Goncourt en 1995 pour Testament français. *Le Monde selon Gabriel* est une réflexion acerbe sur le destin, la mort de l'homme qui ne sait plus aimer, la force des souvenirs, la domination des icônes et le poids inexorable des médias contemporains.



Prix (1) Le 23 octobre, sera attribué à

Paris le Prix des Lecteurs du Livre de Poche. En finale, sept livres parus entre septembre 2006 et juin 2007 : *Le Café de l'Excelsior* de Philippe Claudel ; *Incendiaire* de Chris Cleave ; *La Touche étoile* de Benoîte Groult ; *Une pièce montée* de Blandine Le Callet ; *Les Yeux jaunes des crocodiles* de Katherine Pancol ; *Horowitz et mon père* d'Alexis Salatko ; *Loin de Chandigarh* de Tarun J. Tejpal

Prix (2) Deuxième sélection pour le Goncourt attribué le 5 novembre. Restent en compétition : *À l'abri de rien* d'Olivier Adam (L'Olivier) ; *Le Rapport de Brodeck* de Philippe Claudel (Stock) ; *Tom est mort* de Marie Darrieussecq (POL) ; *La Passion selon Juette* de Clara Dupont-Monod (Grasset) ; *Alabama Song* de Gilles Leroy (Mercure de France) ; *Le Canapé rouge* de Michèle Lesbre (Sabine Wespieser) ; *Ni d'Ève ni d'Adam* d'Amélie Nothomb (Albin Michel) ; *Portrait de l'écrivain en animal domestique* de Lydie Salvayre (Seuil).

C'est dit...

Paul Auster : « En Amérique, les traductions ont terriblement diminué. Aujourd'hui, aux États-Unis, seulement 2 ou 3% des livres publiés sont des traductions, alors que chez vous, le chiffre doit dépasser les 40 %.

Par rapport au fait que nous ne nous comprenons plus, l'un des problèmes vient du fait que nous ne lisons plus assez de livres étrangers et que nous ne voyons plus assez de films étrangers.



« Le 11 Septembre a causé une terrible cicatrice dans l'esprit américain, et qu'elle est là pour longtemps. Cet événement a mis en lumière la vulnérabilité de chacun d'entre nous. Ce fut un choc terrible pour la plupart des gens de ce pays. Il y a eu nombre de journées atroces dans l'histoire de l'humanité mais, pour moi, dans ma vie d'être humain, ce fut la pire. J'y pense tout le temps ».

(Le Soir / Bruxelles, 24 septembre 2007)

Jean d'Ormesson : « Quand j'étais enfant, je lisais tout ce qui me tombait sous les mains. Les livres, mais aussi les affiches, les ordonnances, les bandes dessinées, (...) et, bien sûr, les dictionnaires. J'ai commencé par le Larousse universel du XIXe siècle qui était si amusant pour les histoires qu'on y apprenait. Pensez qu'à l'entrée concernant Bonaparte, il y avait : « Né le 15 août à Ajaccio, mort le 18 brumaire 1799. » C'était une manière de dénoncer le personnage ».

(Le Figaro littéraire / Paris, 20 septembre 2007)

Daniel Pennac : « Je n'ai plus aucun souvenir de mes profs, à cinq exceptions près. Deux bourreaux, dont ce crétin, en 6e, qui notait mes dictées négativement et faisait régulièrement la même plaisanterie : « - 25, Pennacchioni, ça ne se réchauffe pas ! » Et trois sauveurs. Des gens que j'ai vraiment aimés : un prof de maths, une prof d'histoire et un philosophe qui m'ont sorti de ma cancrerie en me passionnant pour leur matière. C'est grâce à eux que je me suis construit ».

(Le Journal du Dimanche / Paris, 30 septembre 2007)



Christophe DONNER: « Un roi sans lendemain »

L'INTERVIEW

**Donner n'a pas
son pareil
pour surprendre,
bousculer,
attraper, charmer
son lecteur**

Sans bruit ni parade médiatique, il a écrit un des meilleurs romans de la rentrée littéraire automne 2007. Logique, donc, que Christophe Donner avec *Un roi sans lendemain* ne figure pas sur la première liste des nommés pour le Prix Goncourt... Assis dans une brasserie parisienne devant un café serré, l'auteur en sourit. Et précise, comme une fierté, que lui, il n'appartient à aucune chapelle, à aucun clan de la chose écrite. Mais voilà, au fil du temps, Christophe Donner bâtit une œuvre, alternant littérature classique et livres pour enfants. Une œuvre où le « je » tient une grande part. Mais cette fois avec *Un roi sans lendemain*, il abandonne ce qu'on a appelé l'autofiction pour raconter l'Histoire avec le tragique destin de Louis XVII, fils de Louis XVI et Marie-Antoinette, mort à 10 ans en 1795. En fait, Donner n'a pas son pareil pour surprendre, bousculer, attraper, charmer son lecteur. Parce que, une fois encore, il jongle à merveille avec ses personnages (le narrateur Henri Norden- anagramme peu cachée de son nom de plume, le jeune Louis XVII ou encore le révolutionnaire Jacques René Hébert) pour se raconter. Mais à l'opposé de certain(e)s qui se complaisent autour de leur nom-

bril, Christophe Donner insuffle à son texte la grandeur de l'Histoire. D'une histoire, aussi. Rencontre.

Comment vous est venue cette idée d'un roman avec la figure de Louis XVII ?

Exactement comme ça se passe dans *Un roi sans lendemain* ! Un jour, un producteur de cinéma me téléphone : il me propose l'écriture d'un scénario d'un film avec, en personnage principal, le jeune Louis XVII. J'y ai consacré trois années de travail, et finalement ce producteur a laissé tomber l'affaire. Il n'y a pas eu de film. J'en ai fait un roman !

Avouez que s'intéresser à Louis XVII n'est pas banal... On a là, de l'Histoire de France, un personnage méconnu...

Surtout, il est sujet à histoires. Et c'est ça qui me passionne depuis toujours. L'histoire. Les histoires. Déjà tout petit, j'avais une angoisse, celle de ne pas pouvoir raconter à ma mère une histoire en rentrant de l'école ! Et quand on n'a rien à raconter, on est bien obligé d'inventer.

Suite page 6 .../...

L'INTERVIEW

.../... Suite de la page 5

En même temps, vous avez la réputation d'être un auteur de l'autofiction...

Déjà, Donner, c'est un pseudo ! Et depuis longtemps, je vais au fil des histoires qui m'arrivent. L'amour, le sexe, ça me fait chier ! Par contre, les histoires d'amour ou de sexe, j'adore... Je ne suis jamais dans la théorie...

Comment avez-vous attrapé le virus de l'écriture ?

Au début, j'ai travaillé à partir d'un choc, la lecture de *Mort à crédit* de Louis-Ferdinand Céline. Ça m'a incité à écrire... Dans ce livre, il parle de l'enfance. Et moi, à 15 ans, ce que j'ai à



« Quand j'écris, je suis sous l'emprise de l'histoire. Ça me donne de l'audace. Et parfois j'ai même peur de faire des choses... »

raconter, c'est l'enfance. Je me suis trouvé alors un maître, une façon d'écrire. Mais en même temps, je suis piégé, je me mets à écrire comme Céline. Je mets très longtemps à écrire, je suis paresseux. Et puis, j'éprouvais une grande douleur pour arriver à être content de ce que j'écrivais. Ça a duré sept, huit ans avant que je n'arrive à présenter quelque chose. C'était *Petit Joseph*, mon premier livre publié en 1982.

Vous est-il arrivé de mettre en place des situations, des histoires pour pouvoir ensuite les écrire ?

Est-ce que je me construis à travers mes livres ? Non... Je dirai simplement que l'homme que je suis est très proche de l'auteur. Oui, je suis quelqu'un qui cherche qui est Christophe ? Mais quand j'écris, je suis sous l'emprise de l'histoire. Ça me donne de l'audace. Et parfois j'ai même peur de faire des choses... Je suis soumis à l'histoire, tant pis pour les autres, tant pis pour moi. L'histoire est maîtresse de tout, l'écriture se pliera à elle... J'ai eu des ennuis avec mon grand-père, avec mon oncle... J'ai mis les histoires au dessus de tout, et dès que j'en chope une, j'y vais à fond. Parce que mon métier, ma vocation, c'est ça précisément, raconter des histo-

res. Je suis en permanence à l'affût.

N'empêche ! on peut aussi se laisser griser, favoriser une histoire...

Je suis un chroniqueur d'histoires. Je m'accroche tout le temps à l'histoire. Mais je ne ferai pas de mal à quiconque pour le simple plaisir d'avoir une histoire... Je suis quelqu'un d'assez sympa, pas pervers. Je déteste être trompé. Je ne fais rien pour que les choses se passent mal- là, ce serait une perversion.

Quand on évoque votre écriture, on parle souvent de sa violence...

C'est l'énergie, la contention. La façon dont je contiens cette énergie. La contention de cette violence d'écriture, c'est l'intérêt dans mon écriture. Ce que vous appelez violence, c'est l'apparence du style. Il est violent, hargneux, « il touche le nerf » comme disait Céline... Tout ça me vient du militantisme, du communisme de mon père, c'était violent !

Et puis, avec *Un roi sans lendemain*, vous provoquez la controverse. Avec ce livre, on pourrait croire que vous militez pour le retour de la monarchie en France !

C'est mon goût de la contradiction ! Je suis un réactionnaire, au bon sens du terme- c'est dire que je réagis à une situation donnée, mais sans espoir de la changer. Donc, dans mon esprit, il est nullement question de remettre la monarchie en France. Mais pour ce livre, je suis allé comme innocent dans ce lieu sacré qu'est la Bibliothèque nationale à Paris. J'y ai trouvé et consulté des récits de première main, j'ai découvert un 18ème siècle différent de celui présenté par la théorie marxiste et de gauche. L'Histoire, ce n'est vraiment pas la même chose dans les livres et dans les documents...

Votre objectif ultime quand vous écrivez ?

Je suis à la recherche du bonheur et de l'allégresse. L'écriture, c'est de beaux grands moments... et un livre, c'est comme une fusée. Il faut parvenir à mettre, au final, la capsule en orbite. Et alors, il n'y a plus besoin de communiquer avec la Terre !

Propos recueillis par ©Serge Bressan



>A lire:
Un roi sans lendemain,
de Christophe Donner.
Grasset,
386 pages, 20,90 €.

Stéphanie JANICOT : « Le privilège des rêveurs »

Depuis une dizaine d'années, sans bruit ni tapage, mais avec quelque reconnaissance tant de la critique que du public, Stéphanie Janicot avance à son rythme. Et bâtit ce qui prend allure d'œuvre. Un fois encore, loin du tintamarre de la rentrée littéraire francophone automne 2007 alimenté par les poids lourds et autres monstres de la plume, elle se glisse avec son nouvel et onzième roman, *Le privilège des rêveurs*. Et d'emblée, on retrouve la petite musique qui berçait le lecteur dans *Les Matriochkas*, *Une traviata* ou encore *Cet effrayant besoin de famille*. Là, cette fois, l'auteure propose un voyage, direction les Etats-Unis. Et admet : « Si l'on considère que le roman américain tend à mettre en action l'action, alors effectivement le premier chapitre est fortement américanisé puisqu'il raconte comment, en une journée, un homme voit son destin basculer. Tout le roman va se mettre en place autour de cette chute, et de la renaissance qui va suivre ». Donc, trois personnages pivots pour trois destins entremêlés : Caleb est un célèbre entraîneur de baseball ; sa femme Salomé est écrivaine avec leur fille Judith, adolescente, ils vivent paisiblement à New York. Soudain, le coup du sort : conséquence d'un accident de voiture, Caleb est paralysé. Soudain, la vérité : la vie paraissait paisible entre ces trois personnages, c'était illusoire-équilibre fragile et anesthésiant. Alors, chacun des trois va, tour à tour, proposer son point de vue. Ça révèle les failles, les fragilités. « Tout rêve est cannibale. Que faut-il accepter de perdre pour réaliser son rêve ? » écrit Stéphanie Janicot. Réponse ouverte, choix multiple à la sortie de lecture de *Le privilège des rêveurs*, un livre aussi fort et attachant que déjà indispensable...

©Serge Bressan



>A lire:



Le privilège des rêveurs,
de Stéphanie Janicot.
Albin Michel, 354 pages, 19,50 €.

ET AUSSI...

>Epreuve d'artiste. *Dictionnaire intime*, d'Yves Simon

Déambulant au Quartier latin, le promeneur parisien a toute chance de l'apercevoir, de croiser. Yves Simon, 63 ans, a là ses habitudes : son café, son kiosque à journaux, ses librairies, ses éditeurs... un peu plus loin, sa maison de disques. Et ces temps-ci, on le voit beaucoup. Pour cause : il est doublement en actualité. Un nouvel album, l'impeccable *Rumeurs*, onze chansons tirées au cordeau. Un nouveau livre : *Epreuve d'artiste. Dictionnaire intime*. Et c'est là mieux que nulle part ailleurs, que l'auteur de *Océans*, *La Dérive des sentiments* (prix Médicis 1991) ou encore *Je voudrais tant revenir* dessine au plus près son autoportrait. Un quotidien parisien lui a consacré un long article, le présentant « chanteur éditorialiste ». D'autres le tiennent pour un reporter de la vie qui va. Lui, longtemps sur son passeport, à la ligne « profession », il avait fait écrire : auteur. Et là, de A à Z, dans son dictionnaire intime, il évoque des thèmes totalement subjectifs. De ces mots et noms qui déclenchent souvenirs, sensations fortes, colères sincères. De ces mots et noms qui racontent une vie de musique, de littérature, d'amour, de combats. Alors, lecteur, on se laisse emporter par le verbe de Simon. On entend sa voix, cette voix qui, dans les années 1970, a chanté les gauloises bleues ou encore le pays des merveilles de Juliet (en hommage à l'immense comédienne que fut Juliet Berto). Il y a aussi quelque légèreté quand on s'arrête à la lettre comme Mirabelles. Un paragraphe qui précède Mitterrand (François). Souvenirs d'enfance en Lorraine natale, d'âge d'homme avec « les cahiers où je consignais mes rencontres et déjeuners avec François Mitterrand ». Et on se laisse emmener jusqu'à l'ultime ligne, celle qui évoque Zigzags. Là, des mots impeccables, intenses : « Zigzags des mots, zigzags des pensées, je ne fus roi qu'en pensant de travers ».

©Serge Bressan

Calmann-Lévy, 296 pages, 18 €.

Christophe MIOSSEC: « En quarantaine »



Ah ! la réputation... On le dit secret, indépendant, solitaire. Colérique ou encore agressif.

Portrait lu, vu et entendu (trop) souvent dans le petit monde du showbiz...

Mais là, assis dans un café parisien entre Théâtre de l'Odéon et Jardin du Luxembourg, Christophe Miossec parle tranquillement. De son activité artistique ; du livre qu'il vient de publier avec son joli titre : *En quarantaine* ; de son best of 20 chansons titré sobrement *Brest of...* De sa vie précédente, du temps où il était journaliste ou encore de bandes-annonces à TF1. Un parcours qu'on aurait pu croire tout tracé mais voilà, le chanteur avoue :

« M'intégrer n'a jamais été mon but ». Il préfère être « en quarantaine ». Et ça donne un délicieux livre un peu branque, gentiment allumé, allègrement secoué. Totalement sincère.

Rencontre.

La chanson ne vous suffisait pas ! Il vous fallait un livre...

... n'exagérons rien ! Je me suis bien rendu compte que je ne suis pas Jean d'Ormesson. Lui, il écrit comme il parle tandis que moi, ce n'est pas cohérent. L'écriture, ça se ménage. Ce n'est pas comme faire des chansons.

Vous êtes originaire de Brest, à l'extrémité de la France...

Brest, on a l'impression que c'est le bout du monde. J'ai une partie de ma famille qui a fait la « Coloniale », qui est allée au Congo belge, au Tchad, en Indochine. J'ai des cousins africains ! Brest, c'est une ville ouvrière, et je pense

souvent à Eric Cantona qui, quand il a débarqué à Manchester, était impressionné par les Mancuniens fiers d'être ouvriers. A Brest, on était fier d'être ouvrier e quand j'y vivais, il n'y avait pas de sous-prolétariat.

Etre né, avoir vécu en bord de mer, ça explique votre besoin de déménager souvent ?

Je déménage souvent pour me rafraîchir. C'est pour le plaisir...

Pas pour le business ni pour le métier ?

Mais chanteur, c'est un vrai métier de pute ! On a toujours quelque chose à vendre... N'empêche ! il faut que ça reste plaisant... Bouger, changer de domicile, c'est le petit luxe que je m'octroie. Moi, j'ai bien conscience que je vends des disques

Suite page 9.../...

LES TEMOIGNAGES

.../... Suite de la page 8

mais je ne suis pas une vedette populaire...

Vedette populaire, avouez que ça ne vous déplairait pas !

Au début, j'avais un rapport agressif avec les choses, les gens, les événements. J'éprouvais une telle peur de tomber dans une certaine variété qu'il fallait jouer des coudes. Je ne veux pas être un « mec à succès » pour de mauvaises raisons. Et aujourd'hui, je suis entre deux eaux- il ne faut pas cacher qu'on essaie aussi de se ménager un certain confort de vie. Parce que le pognon, c'est super intéressant et j'ai une chance, celle de gagner ma vie...

Dans *En quarantaine*, vous rappelez que vous avez débuté la chanson assez tard...

Plein de gens, autour de moi, pensaient que j'étais suicidaire vous vous rendez compte, je me suis lancé dans la musique à 31 ans ! Et maintenant, j'aimerais faire un disque de free jazz. En même temps, je sais que si je l'enregistre, je vais planter la maison de disques !

Aujourd'hui, vous écrivez aussi des chansons pour Juliette Gréco, Jane Birkin, Johnny Hallyday, Alain Bashung...

Déjà, écrire une chanson, à la base c'est une contrainte, celle du format. Alors, écrire pour les autres, c'est une autre contrainte. Bon, d'accord, pour une chanson, il faut plus ou moins un refrain ou quelque chose qui y ressemble. Mais après, il faut être à la hauteur de l'envie qu'on a suscitée. Et j'ai un motif de fierté : très peu de mes chansons ont été refusées...

Vos rapports avec vos confrères- consoeurs de la chanson...

Je ne vais pas aux concerts, je ne grave pas dans ce monde. Je connais Juliette Gréco, Jane Birkin de personne à personne... Quant à Bashung, c'est « Monsieur Alain ». C'est la référence

absolue. Il ne faut pas essayer de l'imiter. Je le suis depuis 1982 et son album *Play Blessure*. Comme Gréco et Birkin, il aime rigoler, c'est la base. Ces trois-là ont un peu de distance sur ce qu'ils font...

Vous évoquez également votre admiration pour l'écrivain français Henri Calet (1904- 1956), virtuose pour dire la mélancolie de vivre et tenu comme l'inventeur du journalisme subjectif...

On peut dire que je suis dingue de cet auteur. Il pratiquait le manque de sérieux- ce qui n'empêche pas d'être assez juste sur certains sentiments. Calet, lui, il n'a jamais joué à l'écrivain alors qu'il avait une sacrée plume !

On entend souvent que Miossec, ce n'est pas un chanteur...

Ecoutez, dès qu'on entend un truc pas chanté, il y a une chance sur deux pour que ce soit moi ! Il faut un peu de lucidité, je ne sais pas chanter...

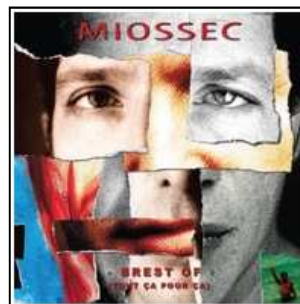
Vous avez enregistré six albums : *Boire, Baiser, Apprendre, Brûler, 1964* et *L'Etrenne*. Il vous est arrivé de constater que vous vous répétiez...

J'ai déjà commis du radotage même si je ne réécoute pas mes albums... Ça oblige à mettre un grand coup de pied dans le bazar comme dit Arno (NDLR : le chanteur belge de rock qui, au printemps, a sorti son 32ème album, *Jus de box*) et pour mon prochain album, je ne veux pas finir sur le banc de touche avec la bande de musiciens ! Au départ, je pensais que la chanson, c'était très facile. Oui, il y avait de tels monuments mais aussi de telles merdes... Mais voilà, il faut avoir l'inspiration, la fulgurance.

Propos recueillis par ©Serge Bressan



>A lire:
En quarantaine,
de Christophe Miossec,
avec Vincent Brunner.
Flammarion,
306 pages, 19,90 €.



>A écouter:
Brest of (Tout ça pour ça),
de Christophe Miossec.
1 CD 2x titres,
PiaS, 17 €.

Jean-Marie BIGARD: « Rire pour ne pas mourir »

Evidemment, il ne peut s'en empêcher. Faire le clown- et vite, un aveu : « Trente ans que je fais le clown ». Jean-Marie Bigard- 53 ans depuis avril dernier, est l'humoriste préféré des Français, des sondages le certifient régulièrement. Et dans ses spectacles, il n'hésite à « mettre le paquet » ou encore « bourrer le Stade de France ». Parce que Bigard, c'est ça, le poète des « bite, poil, cul »- il ne craint pas de le revendiquer haut et fort. Mais voilà, derrière ce masque de clown, se cachent des blessures, des fêlures, des tragédies : une mère morte du pancréas, un père assassiné, une épouse qui ne peut pas avoir d'enfant, et lui qui souffre de diabète- et là, tout ça, ce n'est pas du spectacle, du show... Dans son autobiographie qui vient d'arriver en librairie : *Rire pour ne pas mourir*, pour la première fois l'humoriste se raconte. Sans retenue mais sans voyeurisme. Avec un aveu cinglant : « Je ne veux pas mourir ».



Pour vous, il y avait urgence à écrire ce livre ?

J'avais écrit un premier texte de 250 pages... et puis, Lionel Duroy est venu. On a tout repris. Au bout de quelques heures, je me suis rendu compte que j'étais complètement perdu si je ne finissais pas ce livre.

Je me suis retrouvé au milieu du gué, et après c'est devenu juste une question de vie ou de mort pour moi. C'est la raison pour laquelle il démarre en disant :

« Est-ce que les livres font des miracles ? J'attends un miracle de celui-ci »... et il finit avec cette citation de mon maître à penser indien : « Ce ne sont pas les cailloux qui vous ont fait tomber, ne les emmenez pas avec vous, votre sac sera tellement lourd que vous ne pourrez plus avancer ». Et j'espère que ce livre me permettra de vivre le dernier tiers de ma vie, plus léger ! C'est un livre qu'on lit avec les oreilles : on m'y entend parler...

La première phrase du livre: « J'ai 53 ans. Voilà donc trente ans que je cours pour échapper au chagrin »

Le livre existe aujourd'hui physiquement. Vous regrettez qu'il soit là ?

Quand j'ai débuté ce livre, je n'avais absolument plus aucun autre choix que de le finir au point que j'ai commencé à annuler des rendez-vous de travail. Ça devenait tellement trop fort ; pour moi, c'était impossible, je ne pouvais pas vivre ma vie normalement à cause de ce livre. J'avais ouvert tous les tiroirs de la commode, et je me retrouvais pendant l'écriture à regarder une compilation de tous les emmerdements qui m'étaient arrivés, c'était devenu insupportable...

Votre mère est morte d'un cancer du pancréas, vous aviez un peu plus de 20 ans et ressenti ce départ comme un injustice...

... et encore aujourd'hui, je considère la

mort de ma mère comme une injustice. Elle était l'amour de ma vie. Elle était une fontaine d'amour. Et quand cette fontaine a cessé de donner de l'amour, elle a brisé quelque chose en moi à jamais. Je vis toujours cette mort comme une injustice...

Vous évoquez souvent vos 14 ans...

Si une fée passait par là, je le demanderais de me faire revenir à mes 14 ans. Bon, d'accord, je lui demanderais aussi de faire en sorte que je n'aie pas d'acné juvénile, parce que, de ce côté-là, j'étais gâté- et c'était surtout pour moi la preuve de la non-existence de Dieu ! Mais oui, à 14 ans, j'étais milliardaire de bonheur...

Suite page 11 .../...

LES PEOPLES

.../... Suite de la page 10

... mais un an après le départ de votre mère, c'est votre père qui est assassiné...

J'étais rodé. J'ai l'impression que je n'avais pas encore rangé mes habits noirs dans le placard. J'ai eu juste à

remettre mon costume. J'étais simplement détruit- comme un animal qu'on a battu mais qui ne comprend même plus pourquoi on l'a battu. Donc, il se met à avoir peur de tout. J'ai été anesthésié pendant deux bonnes années. J'ai mis six mois à comprendre que ma mère était décédée, pas une larme, j'ai fait une dépression énorme. Six mois après, mon père part, ouais et alors...

A l'assassin de votre père, vous avez

pardonné...

Je lui ai pardonné très sincèrement depuis le premier jour. C'est un fait divers passionnel, dans le box des accusés le mec regarde ses chaussures. Manifestement, il nous demande pardon et moi, je lui donne ce pardon à fond. Parce que la

**Une citation de mon maître à penser indien : « Ce ne sont pas les cail-
loux qui vous ont fait tomber, ne les emmenez pas avec vous, votre sac
sera tellement lourd que vous ne pourrez plus avancer ».**

violence contre la violence, ça ne fonctionne jamais. D'ailleurs, ma foi en Dieu me pousse parfois à faire des expériences un peu drôles : quand quelqu'un vous déteste, vous faites une prière très forte sur lui... c'est dur à faire, aimer les gens qui ne sont pas aimables. Mais si on arrive à faire cette prière, les résultats sont spectaculaires. Une fois que le feu est éteint, tout redevient possible.

On a la sensation, à la lecture de Rire

pour ne pas mourir, que vous avez presque honte d'être quand même un homme comblé...

Quand je dis tout ce que je dis dans ce livre, tous ces malheurs, eh ! bien, oui j'ai envie de me mettre des claques dans la gueule. Comment pourrais-je dire que

je ne suis pas comblé ? je suis là, je suis vivant, j'ai écrit un livre qui sera reçu par beaucoup de gens. Je crois qu'il doit y avoir un

réceptacle à mon histoire. J'ai une envie irrésistible de recevoir, et de voir de la compassion dans les yeux des autres pour l'idée. Quand on donne un sourire à quelqu'un, ça ne vous enlève pas votre sourire mais par contre le chagrin, quand on le partage, je pense qu'on en a moins... Et moi, j'essaie simplement de faire quelque chose de bien de ma vie, je n'ai pas d'autre prétention...

Propos recueillis par ©Serge Bressan

Lu sur www.bigard.com

Cher Jean Marie,

Que serait un homme sans son instinct ? une bête savante exécutrice et spectatrice de son monde...

J'ai lu votre boukin et je me suis retrouvé dans votre personnalité, enfant unique sans père j'avais besoin de faire le clown pour que l'on me donne de l'attention. Cette société ne laisse que très peu de place aux personnes hors du commun finalement les gens s'arrête a ce que l'on représente et pas ce que l'on est au fond.

L'homme est un animal a parole donc qu'est ce que serait son épanouissement sans la reconnaissance des autres ? Vous avez réussi à vous démarquer par votre finesse d'esprit et devenir le berger, qui guidé par son étoile fait avancer son troupeau

Pour ma part j'ai un parcours assez chaotique dans mon adolescence n'ayant pas eu de père j'ai du me trouver des modèles et pas souvent les bons ...

Je sais que vous avez un restaurant à M.....s moi même y habitant et j'aurai aimé vous y rencontrer mais le peu de fois où j'y ai trainé mes guettes je ne vous y ai pas vu .

J'aimerais faire votre connaissance car vous êtes à mes yeux un homme sensible avec une personnalité en or.

J'espère que le destin vous amenera à lire ces quelques lignes et m'y répondre , si vous avez un peu de temps à consacrer à un jeune qui a envie de suivre vos traces pour ne pas mourir. / Arnaud_Allan

Bonjour Jean-Marie,

Je n'ai jamais été vous voir, trop vulgaire. Mais lorsque vous avez parlé de ce livre, j'ai su que je devais le lire. Et là, surprise ; votre démarche spirituelle et votre analyse des signes si proche de la mienne m'a totalement émue. Je pense aller vous voir lors d'un prochain spectacle dans ma région. Les qualités de l'homme m'encourage à découvrir l'artiste. Bravo pour votre courage et votre sincérité. / Morticia5



>A lire :

Rire pour ne pas mourir,
de Jean-Marie Bigard,
avec Lionel Duroy.

Oh ! éditions, 300 pages, 19,90 €.

Umberto ECO: « Dire presque la même chose »



Sa carte de visite donne le tournis, provoque le vertige. A 72 ans, l'Italien Umberto Eco (né à Alessandria) aligne titres et fonctions, récompenses et chaires. On déroule : maître incontesté de la sémiotique, il obtient la chaire de cette discipline à l'université de Bologne ; il sera titulaire de la chaire européenne au Collège de France à Paris. Il se passionne pour la communication de masse, découvre des tendances comme le kitsch ou les stars de la télévision. Il réfléchit même sur la civilisation contemporaine à travers le football, la mode ou encore le terrorisme. Des best-sellers mondiaux comme *Au nom de la Rose* ou *Le pendule de Foucault*. Toujours et encore, il répète son credo : « Voir du sens là où on ne serait tenté de ne voir que des faits ». Ces temps-ci, on le retrouve en librairie avec *Dire presque la même chose* - sous-titre : *Expériences de traduction*. Dans ce texte qui suit *A reculons, comme une écrevisse* (paru l'an passé), il propose une réflexion touffue sur la traduction, avec des exemples en citation dans au moins six langues.

« Que signifie traduire ?, s'interroge d'entrée Umberto Eco. On aimerait donner cette première réponse rassurante : dire la même chose dans une autre langue. Si ce n'est que, d'abord, on peine à

définir ce que signifie « dire la même chose », et on ne le sait pas très bien pour les opérations du type paraphrase, définition, explication, reformulation... Ensuite parce que, devant un texte à traduire, on ne sait pas ce qu'est la chose. Enfin, dans certains cas, on en vient à douter de ce que signifie dire ».

Angoisse de tout auteur : que va faire la main du traducteur ? On exige la transparence, on craint le mot à mot- Umberto Eco revendique, lui, plutôt le monde à monde au nom du respect des différences culturelles. Et il développe son propos avec allégresse, n'oubliant jamais le titre de son texte : *Dire quasi la stessa*

cosa, en italien. *Dire presque la même chose*, en VF.

Au fil des pages, on comprend bien l'immense importance de ce petit adjectif posé là, l'air de rien : presque. Il est là, quasi discret, et pourtant, il résume toute l'ambiguïté de l'exercice de traduction. Bien sûr, Eco- en grand intellectuel qu'il est, aurait pu facilement dispensé en près de cinq cent pages une théorie sur la traduction. Il a opté pour le ton de la conversation, avec nombre impressionnant d'illustrations le plus souvent surgies de son expérience per-

.../... Suite page 13

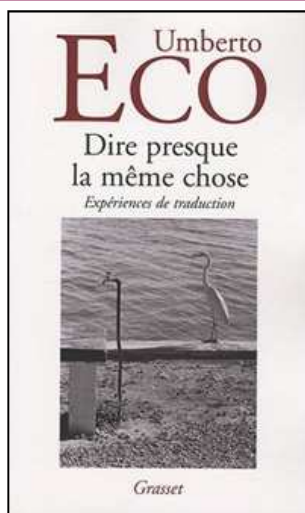
L'AILLEURS

.../... Suite de la page 12

sonnelle. Pour mémoire, Eco est traduit en de nombreuses langues à travers le monde, mais il est lui-même traducteur- et aime rappeler qu'il a consacré plusieurs années à la traduction italienne de *Sylvie* de Gérard de Nerval et des Exercices de style de Queneau, ou encore quand il était éditeur, supervisé et corrigé les traductions de centaines de livres. Il glisse aussi avoir travaillé en bonne collaboration avec ses traducteurs. Mieux, il explique qu'un bon traducteur peut éclairer un auteur sur des problèmes de traduction. A l'auteur alors de proposer des libertés pour « contourner l'obstacle »...

Et puis, comme Umberto Eco est formidablement actif, il est aussi en librairie avec *Histoire de la laideur*, un ouvrage qu'il a dirigé et qui fait suite à *Histoire de la beauté* qu'il avait également supervisé en 2004. Cette fois, avec ses collaborateurs, Eco propose une promenade dans la culture occidentale à l'affût d'un concept, la laideur, qui a toujours offert un miroir nouveau des peurs de chaque civilisation...

©Serge Bressan



>A lire :

Dire presque la même chose. Expériences de traduction, d'Umberto Eco.
Traduit par Myriem Bouzaher.
Grasset, 466 pages, 22,50 €.

ET AUSSI...

>*Café Paraiso*, de Monica Ali

Il y a du phénomène dans l'air. Au fil des pages. *Café Paraiso*, deuxième roman de Monica Ali, et déjà le statut de star pour cette jeune femme née au Bangladesh, arrivée en Angleterre à l'âge de 3 ans. Aujourd'hui, elle habite Londres, est une des figures de la littérature britannique- au même titre que Zadie Smith. Et pour la légende en cours d'édification, on rappellera que Monica Ali avait été sélectionnée par la revue *Granta* parmi les vingt meilleurs romanciers britanniques de la décennie alors que son premier roman, *Sept mers et treize rivières* (2004), n'avait pas encore été publié ! Cette fois, avec *Café Paraiso*, Monica Ali emmène son lecteur au Portugal. Propose une belle galerie de portraits- Harry Stanton, l'écrivain solitaire ; João, l'octogénaire nostalgique ; Teresa la jeune fille espérant d'un ailleurs ; les Potts, la famille de marginaux anglais ; Eileen et son mari, le couple de touristes... Dans cette région rurale du Portugal où l'on ne baigne pas dans l'opulence, des destins se côtoient, se croisent. Dans ce village de Mamarrosa aux allures de refuge où se lover ou d'enfer d'où il faut fuir, on y est né, de passage ou encore en exil consenti. Le tout s'emmêle- centre de ralliement, point de naissance des histoires : le café de Vasco. Là, on se retrouve, on se rencontre. C'est toujours drôle, émouvant, mélancolique- le fado n'est jamais loin, la saudade flotte... L'écriture de Monica Ali brille par son élégance, son rythme qui allie lenteur et vitesse, accélérations et ralentissements. C'est toujours lumineux, chaleureux- fragile, aussi, comme la nature humaine. Certains Britanniques voient des airs de famille entre Monica Ali et Carson McCullers, l'auteur du *Cœur est un chasseur solitaire*- à raison : chez Monica Ali aussi, le récit est habité par le désespoir et l'illusion, la mélancolie et la nostalgie. *Café Paraiso*, un texte indispensable... ©S.B.

Belfond. 416 pages, 20 €.

>*72 heures*, de Bebe Moore Campbell

En ouverture, des mots extraits d'un poème de Leonard Cohen : « Toute chose en ce monde est fêlée / Par la brèche entre la lumière ». Et ces premiers mots : « La veille même du désastre je n'ai rien vu venir ». C'est *72 heures*, le dernier roman de l'Américaine Bebe Moore Campbell, morte l'an passé à 56 ans. C'est aussi un des romans les plus perturbants que l'on trouve ces temps-ci en librairie. D'un côté, une mère afro-américaine, Keri Whitmore ; de l'autre, sa fille, 17 ans, promise à un avenir étincelant... Soudain, ce jour du grand plongeon, et encore et toujours cette phrase de la mère : « La veille même du désastre je n'ai rien vu venir »...

Le grand plongeon d'une adolescente dans la maladie mentale... Et cette mère, héroïque, qui va tout tenter pour sauver sa fille maniaque-dépressive, en proie aux débordements sexuels, aux abus de drogues, aux délires paranoïaques. Mais voilà, tout bascule le jour où Trina fête ses 18 ans- elle est majeure. Sa mère ne peut plus exiger quoi que ce soit d'elle, lui imposer la prise de médicaments. En fait, il y a une solution, une seule : faire interner d'office sa fille pendant 72 heures. Là encore, malaise : pendant ces 72 heures d'internement de la fille, la mère vit l'angoisse, le cauchemar- elle est soulagée mais, en même temps, culpabilise. Elle est soulagée, oui, mais elle sait aussi que lorsque Trina rentrera à la maison, il y aura bientôt (quand ? elle ignore la date exacte) une autre crise qui, sûrement, sera inéluctable. Alors, en pleine solitude morale, sans la moindre aide de quiconque, Keri envisage toute sorte de solutions pour sauver sa fille. Elle envisage même l'illégalité. A chaque page, à chaque ligne de *72 heures*, une force et une intensité peu communes pour magnifier l'amour maternel. Un roman coup de poing... ©S.B.

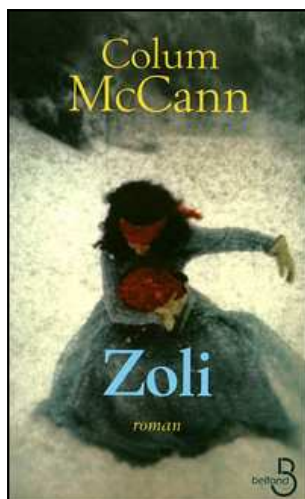
Presses de la Cité. 408 pages, 20,80 €.

Colum McCANN: « Zoli »

Voici un livre longtemps attendu. Colum McCann, Irlandais de naissance, habitant de New York, n'avait rien publié depuis quatre ans et un vertigineux *Danseur*, roman consacré à une étoile du 20ème siècle, Rudolf Noureev. En cette fin d'été, McCann est revenu en librairie avec *Zoli*- et c'est une des belles nouvelles que nous apporte la littérature du monde. A 47 ans, l'auteur avoue l'ambition- confirmée par son statut de « plus doué des jeunes écrivains irlandais » et son texte définitif sur New York, Les saisons de la nuit. « *Zoli* est le résultat de presque quatre années de travail, explique l'auteur, un temps journaliste à Dublin. La recherche la plus intéressante fut de me rendre aux camps de Slovaquie, soit un parcours qui a duré les deux mois de l'été 2004. La pauvreté était révoltante- des groupes de personnes vivant dans des camps sans eau courante ni électricité, des familles rejetées, des femmes ayant subi des stérilisations. L'accès au camp était limité et considéré comme dangereux. J'y suis donc allé avec des guides Roms et j'ai été bien reçu... » A travers ces mots, McCann décrypte sa méthode de travail- lente certes mais appliquée, basée sur l'observation, la récolte du détail... Cette quête d'infos achevée, il se consacre à l'écriture. Toujours dense, exigeante, souvent habitée par la grâce. Certes, chez cet auteur, il n'y a pas de fulgurances, d'arabesques ni de plein et déliés dans le style mais ça coule, à toutes les pages. Ça coule même quand Colum McCann se lance dans un récit aussi complexe et épique que *Zoli*. Ainsi, la première fois qu'il a entendu Zoli Novotna chanter, la première fois qu'il l'a vue danser, Stephen Swann est tombé fou amoureux. Mais *Zoli* est libre comme le vent. A 6 ans, Zoli Novotna, petite Rom d'Europe Centrale, voit sa tribu, parents, frères, cousins, chevaux, engloutie par les eaux, noyée par les Hlinkas, fascistes slovaques des années 1930. Orpheline de père et de mère, elle a grandi sur les routes



auprès de son grand-père Stanislaus, marxiste et lettré qui a bravé l'interdit tzigane en lui apprenant à lire et à écrire. Et, surtout, il lui a transmis toutes ses histoires, celles que les Roms se racontent de génération en génération. Alors *Zoli* chante la vie des siens, leurs joies, leurs drames. Et, dans le plus grand secret, elle couche ses histoires sur le papier. *Zoli* est une poétesse. Swann la suit, voudrait l'aimer mais il restera à jamais un gadjo- un étranger. Il ne pourra l'avoir, il va la trahir. En racontant son histoire. Conséquence : *Zoli* sera bannie de sa communauté. McCann ne cache pas s'être inspiré de l'histoire vraie de Papusza, la poétesse tzigane de Pologne chassée par les siens pour avoir capturé leurs mots.



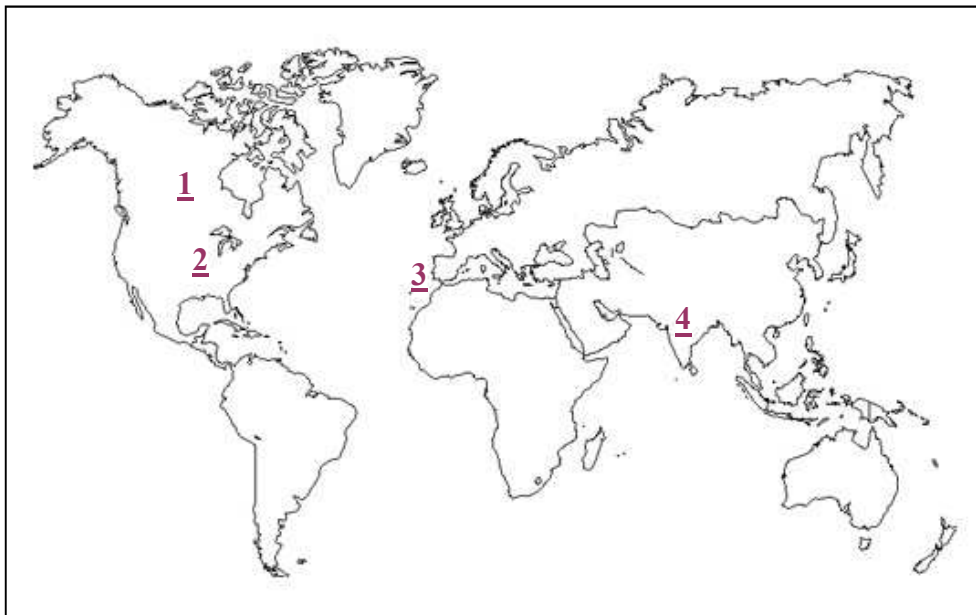
>A lire : *Zoli*, de Colum McCann. Traduit par Jean-Luc Piningre. Belfond., 336 pages, 21 €.

Mais *Zoli*, ce n'est pas seulement l'histoire de cette femme libre comme le vent, orpheline de père et mère, poétesse... En maître-orfèvre de l'art du conte, McCann découpe son texte et son roman en six blocs. Six lieux et six époques différents. Cette technique (qui, à aucun moment, n'est visible) lui permet des changements de points de vue tout en conservant un récit limpide et coulant. Cette architecture romanesque lui permet aussi de poser clairement des questions. L'immigration, l'identité, la compassion, l'identification, les victimes de l'Histoire... Il rappelle : « Une vieille chanson rom a pour refrain que nous partageons avec les autres les bouts de notre cœur, et plus nous avançons, moins il en reste en nous. Le moment vient où il n'y en a plus assez pour tout le monde, et cela s'appelle voyager, cela s'appelle aussi la mort. Il n'y a rien de plus banal puisque que ça nous arrive à tous ». La vie, la mort, l'appartenance, l'ethnicité... L'art, aussi. Et le totalitarisme... De tout cela, McCann compose un texte d'envergure. Magistral. Il y a aussi la trahison, la perte- et pas seulement dans un quartier, ni même dans un village : McCann qui aime se définir comme « un émigré intermittent », place son récit à l'échelle européenne. Pour mieux rappeler et magnifier ces tziganes, ces gens du voyage- tous libres comme Rom...

Avec ce roman aussi joli que *Zoli*, Colum McCann propose aussi un voyage au cœur de la « romanie »- mais jamais, il ne joue au professeur ni au guide pour touristes en réserves protégées. Il rappelle, au hasard des pages, que ce peuple- quatorze millions de membres disséminés de par le monde, est formidablement riche d'une culture seulement et totalement verbale, l'écriture y étant tenue pour « impure ». C'est bien là la proposition faite au lecteur : à travers l'histoire de *Zoli*, la découverte d'un monde à part, avec émotions, traditions, humanismes... Et tout ça, Colum McCann le conte, le raconte avec une intelligence rare. A toutes les pages, son écriture est pointue, coupante, sèche, serrée, toute en sensualité telle une danseuse auprès d'un feu, en luminosité. En sincérité...

©Serge Bressan

LES LETTRES DU MONDE



1– Naomi KLEIN

A 37 ans, journaliste canadienne, Naomi Klein est une des personnalités les plus importantes du mouvement altermondialiste. On l'avait repéré en 2000 pour un livre, *No Logo*, qui s'en prenait aux multinationales et à leurs méthodes pour imposer leurs marques. Ce fut un best-seller. Elle revient avec un nouveau livre-coup de poing : *The Shock Doctrine* (Penguin édit.). Dans ce texte qu'on pourra lire en VF en 2008 chez Actes Sud, elle démontre comment les fanatiques du marché profitent de cataclysmes, naturels ou non, pour imposer leurs mesures économiques à des pays dévastés. Et l'auteure, d'affirmer : « La thérapie de choc a toujours cours... »

2– Joyce Carol OATES

Invitée vedette du récent National Book Festival on the Mall, elle a été présentée comme « un des plus grands écrivains

des Etats-Unis ». Ça a fait sourire Joyce Carol Oates qui a évoqué son nouveau roman, *The Gravedigger's Daughter*. Et de raconter que, bien des années après sa mort, elle a découvert que sa grand-mère était juive et que sa famille avait quitté l'Allemagne dans les années 1890 pour émigrer à New York. Quant à ce statut de star de la littérature, il l'a fait bien rire : « Je vis avec mes deux chants qui s'en moquent éperdument. Je ls comprends : je ne suis vraiment pas impressionnante ! »

3– Enrique VILA-MATAS

Il est réputé l'un des écrivains les plus doués et les plus inventifs de la littérature espagnole contemporaine. L'an passé, il a frôlé la mort. Cet automne, il est de retour en librairie avec *Exploradores del abismo* (Explorateurs de l'abîme), un recueil de nouvelles publié chez Anagrama, à Barcelone. La version

française est annoncée pour le printemps 2008 chez Christian Bourgois. Précision de l'auteur : « Je suis sûr que je n'aurais pas pu écrire tous ces récits si, il y a un an, je n'étais pas devenu quelqu'un de différent, si je n'étais devenu un autre ».

4– Amit CHAUDHURI

Il est né à Calcutta en 1962, a grandi à Bombay. En 1983, il étudie en Angleterre. Il retourne à Bombay et publie en 1991 *A Strange and Sublime Address*. Mais l'activité artistique d'Amit Chaudhuri ne s'arrête pas à l'écriture : il est également chanteur classique et avec son groupe, il a donné des concerts en Grande-Bretagne, en Allemagne, en France, en Belgique et bien évidemment en Inde début octobre, il a même sorti un nouvel album : *This is not Fusion*. Et sur sa liste de ses héros, figurent les Beatles, Eric Clapton, le réalisateur Satyajit Ray... et le poète Rabindranath Tagore.



(De gauche à droite) Naomi Klein, Joyce Carol Oates, Enrique Vila-Matas, Amit Chaudhuri.

Iain LEVISON: « Tribulations d'un précaire »



Une ouverture somme toute banale : « C'est dimanche et j'épluche les offres d'emploi ». Une précision, ensuite : « Au cours des dix dernières années, j'ai eu quarante-deux emplois dans six Etats différents. J'en ai laissé tomber, on m'a viré de neuf, quant aux trois autres, ç'a été un peu confus... » Né en Ecosse, Iain Levison a grandi aux Etats-Unis et vit présentement en Caroline du nord. En cette rentrée littéraire automne 2007, il nous revient avec un enthousiasmant récit, *Tribulations d'un précaire*- il nous avait enchantés dans le passé avec *Un petit boulot* (2003) et *Une canaille et demie* (2006). L'éditeur de Levison nous précise que le succès de ces deux livres a permis à notre Amériano-Ecossais de réduire considérablement son activité de menuisier. On peut annoncer qu'avec un ou deux autres livres du niveau de ces *Tribulations d'un précaire*, il pourra définitivement abandonner la menuiserie !

Bien sûr, Levison ne se présente pas comme un pratiquant du style pur, parfait- non, lui, il fait dans le road movie à connotation sociologique (attention : l'écriture tient largement la route, ce n'est jamais débraillé...). L'Amérique cabossée, il connaît. Avec ses incohérences, ses invraisemblances. Ses raisins de la colère. Ainsi, fort de son expérience professionnelle à l'issue de ses études universitaires (une licence de lettres qui lui a coûté la bagatelle de 40 000 dollars !), il raconte la pêche de crabes en Alaska, la peinture en bâtiment, la conduite de poids lourds, la vente de poissons sur un marché... Il frappe juste et instantanément avec quelques « choses vues et vécues »- par exemple, la description d'une chemise pour pointer l'absurdité d'une entreprise. Avec Iain Levison, rien n'est gratuit. Le texte est toujours juste, réaliste. Humain, forcément humain...

©Serge Bressan



>A lire :

Tribulations d'un précaire,
de Iain Levison.

Traduit par
Fanchitta Gonzalez Battle.
Liana Levi, 194 pages, 16 €.

Copyright 2007 SB-Livres ! – ©Serge Bressan
Pour toute reproduction (totale ou même partielle), prendre contact avec :
sbilvres@free.fr